

Charles Juliet

Le jour baisse

**Journal X
2009-2012**



Le jour baisse

Charles Juliet

Le jour baisse

Journal X

2009-2012

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2020
ISBN : 978-2-8180-5108-5
www.pol-editeur.com

2009

6 janvier

Il y a quelques jours, j'ai acheté au musée d'Orsay la reproduction en carte postale d'une toile de Sisley : *La Neige à Louveciennes*. Une toile qui me touche particulièrement. La neige est tombée en abondance. Elle recouvre le chemin qui va se rétrécissant entre des murs formant une impasse. Sur ce chemin se tient une femme vêtue d'une veste noire. On distingue à peine, en arrière-plan, le clocher d'une église. Des deux côtés du chemin s'étendent au-dessus des murs des branches couvertes d'une neige épaisse. Surplombant le tout, un ciel d'un gris sombre.

La vision de ce paysage de neige a fait remonter un lointain souvenir du fond de ma mémoire.

J'étais encore à l'École de Santé. Avant un cours, j'étais allé travailler à la bibliothèque de la faculté. Une blême journée de novembre ou de décembre. Une de ces journées atones où un brouillard dense frappe la ville de léthargie. J'avais avec moi la reproduction de la toile de Sisley que

je viens de décrire (je me demande d'ailleurs comment une telle carte postale pouvait être en ma possession). Je tenais cette carte dans une main, devant moi, et je prenais conscience qu'il me fallait renoncer à ce qui m'attirait de plus en plus : l'écriture, et aussi l'art, l'art dont à vrai dire je ne savais pas grand-chose.

J'étais dans un désespoir absolu. Un choix était à faire : soit je poursuivais mes études, soit je m'engageais dans l'inconnu. Tout me prouvait que je devais me montrer raisonnable et suivre la voie qui m'était tracée, mais alors il y avait en moi quelque chose d'essentiel qui allait mourir. Instant crucial, déchirant.

9 janvier

Je connaissais peu cet homme qui était marié à une cousine de ML, morte depuis quelques années. Imbu de lui-même, il s'était construit un personnage qui n'attirait pas la sympathie. Peu de jours avant de mourir, alors que son cancer à la gorge lui rendait la parole difficile, il s'est confié à sa belle-sœur, et il lui a raconté combien il avait été malheureux quand il était enfant. (De toute sa vie, il n'avait parlé de son enfance à quiconque.) Son enfance et son adolescence : une succession de blessures et d'abandons.

Il avait un frère plus âgé que lui de dix ans. La mère a aimé l'aîné et s'est désintéressée du second. Lorsque son préféré est devenu un jeune homme, elle partait avec lui pour de longs week-ends, laissant le cadet sans argent et sans rien à manger. Comme ils habitaient à la campagne, il allait travailler chez des paysans qui le nourrissaient.

14 janvier

J'ai l'impression que mon adolescence n'a jamais pris fin. Au long des années, elle s'est enrichie d'un accord avec ce que je suis, d'une force calme, d'une vision sereine de la vie. Et la faim est toujours là. Insatiable.

15 janvier

Rêvons un peu. S'il était possible de faire naître chez ceux qui en sont dépourvus de l'intuition, de la sensibilité, de l'aptitude à pressentir, à percevoir autrui – je ne parle même pas de tolérance, de respect de l'autre, de compassion, de bonté – nul doute que notre monde deviendrait plus supportable.

16 janvier

Il me faut écrire sans tarder ce que je viens de vivre.

Je connais des bribes de la vie singulière de Pierre Loti, mais je ne sais rien de son œuvre. Un article m'a donné le désir de la découvrir et je me suis procuré *Aziyadé*, suivi de *Fantôme d'Orient*, deux de ses meilleurs livres.

Je commence à lire la préface et suis aussitôt arrêté : *Loti n'inventait pas, il n'aimait pas inventer. Il vivait, regardait, sentait, jouissait, le notait dans son journal (tenu pendant quarante-cinq ans)...* Quarante-cinq ans ! Avoir tenu son journal pendant quarante-cinq ans ! Je suis étonné et admiratif. Je lis les vingt et une pages de cette préface, réfléchis un long moment à ce que je viens d'apprendre, et soudain, revenant à moi, je me livre à un bref calcul. Il me révèle

ce que je devrais savoir mais que j'ignore faute d'y prêter attention : ce journal que je tiens, je le tiens depuis plus de quarante-cinq ans ! Tant d'années durant lesquelles j'ai noté ce que je voulais ne pas perdre ! Incroyable ! J'étais sidéré.

18 janvier

Yann Arthus-Bertrand a publié une soixantaine de livres de photographies, certains de photographies aériennes, dont le célèbre *La Terre vue du ciel*. En 2000, les photos de celui-ci étaient présentées sur les grilles du Jardin du Luxembourg, et j'avais eu le vif plaisir de voir cette exposition. Depuis 2008, six cameramen et leurs équipes ont parcouru le globe pour photographier des milliers de visages et poser aux personnes quelques questions. *Qu'est-ce pour vous le bonheur ? Êtes-vous heureux ? Que représente la famille pour vous ? Qu'est-ce que l'amour signifie pour vous ? Quelle fut l'épreuve la plus difficile à laquelle vous avez dû faire face ? Quel est le sens de la vie ? ...*

Cette immense enquête *6 milliards d'autres* a fait l'objet d'une parution en livre – je me suis empressé de l'acheter – et hier, d'une émission de trois heures à la TV. Une émission qui m'a passionné. Cette incroyable diversité des visages, des regards, des expressions, des couleurs de peau, des réponses données... Une prodigieuse rencontre avec une humanité qui excédait ma capacité d'accueil et me submergeait.

Ces êtres, tous sont singuliers et tous ont leurs racines dans ce qui nous est commun, nous rend semblables par bien des côtés.

20 janvier

Depuis trois semaines, l'armée israélienne s'acharne sur les Palestiniens de la Bande de Gaza. De nombreuses maisons détruites, dont une école, un bâtiment géré par l'ONU. Plus de 1 200 morts, des milliers de blessés, une population qui manque d'eau et de nourriture alors que les associations humanitaires ne peuvent intervenir. La réprobation à l'égard d'Israël est générale, mais rien n'y fait. L'armée israélienne continue de mitrailler et de pilonner.

Ces derniers jours, j'ai relu d'affilée dans la collection *Découvertes Gallimard*, deux livres :

1- LA SHOAH – L'IMPOSSIBLE OUBLI.

Pendant la Shoah, plus de cinq millions de juifs européens ont été assassinés par les nazis.

Après la guerre :

« Il doit être clair qu'il n'y a pas place pour les deux peuples de ce pays. Il n'existe pas d'autres moyens que de déplacer les Arabes dans les pays voisins. Tous doivent prendre la direction de la Syrie et de l'Irak, et même de la Transjordanie. »

Dans ce pays, 320 000 Palestiniens expulsés vont devoir vivre dans des camps.

Parmi les 160 700 Palestiniens restés en Israël, « l'expulsion-destruction va se poursuivre à froid ».

2- LES PALESTINIENS DANS LE SIÈCLE. Une patrie engloutie, « partez ou vous mourrez ». La résistance. Les guerres et les massacres. La tuerie de Sabra et Chatila en 1982.

Après avoir achevé la lecture de ces deux livres, et même si mon cœur penchait du côté des Palestiniens, je n'ai pu

prendre parti pour aucun des deux camps. Deux peuples, deux tragédies, deux blocs de haine qui se font face. Cet interminable conflit qui les oppose prendra-t-il fin un jour ?

21 et 22 janvier. Fribourg

J'ai eu un vif plaisir à voir ces paysages enfouis sous la neige, avec au loin les hautes chaînes blanches et grises des Préalpes et des Alpes.

Je n'étais pas très loin de la Gruyère, la région d'où maman et papa Ruffieux étaient originaires et j'ai beaucoup pensé à eux pendant ces deux jours.

L'imprévu des situations, des rencontres. J'ai parlé aux élèves de trois classes réunies en une seule. Des jeunes calmes, attentifs, posant les bonnes questions.

Un bon échange avec cette femme venue d'une petite vallée du Valais. Originnaire de Saint-Malo, elle vit en Suisse depuis trente ans. Mère de trois enfants adultes. Un parcours qui s'est dessiné en dehors de tout choix, de toute décision. Quand elle avait six, sept ans, les jeux ne l'attiraient pas. Elle était déjà aux prises avec de graves questions existentielles. D'où une grande et douloureuse solitude. D'emblée, entre nous, une étroite connivence. Peu de mots, mais un échange particulièrement dense. Elle a vécu ce que j'ai vécu. Son père breton aurait voulu qu'elle fasse des études de lettres mais ce furent des études de psychologie.

– Je sais bien, me dit-elle, que depuis des siècles et des siècles, les guerres se succèdent, que les hommes sont capables de commettre les pires atrocités, mais je ne peux m'empêcher de croire en l'homme.

23 janvier

Je devais avoir une douzaine d'années. J'étais avec ma mère et nous venions d'apprendre par une voisine que le mari de ma sœur aînée, ouvrier à l'usine, père de trois enfants, avait acheté une galette à la boulangerie alors que nous étions un jeudi. Incrédules, choqués, nous nous demandions comment il avait pu se laisser aller à faire cet achat un jour de semaine. Un dessert, c'est bien connu, on ne peut se l'offrir que le dimanche.

Je n'ai jamais oublié cet instant. Ne pas céder à ses envies. Ne pas gaspiller. Ne dépenser qu'à bon escient.

20 février

Un reportage poignant : *Martyrs du golfe d'Aden*. Venus des régions pauvres du Sénégal, de Guinée et du Libéria, des enfants sont envoyés par les parents, parfois dès l'âge de cinq ans, dans des écoles coraniques où le maître a charge en principe de les éduquer et de pourvoir à leur entretien. En réalité, ils passent de longues heures à apprendre et réciter mécaniquement des sourates. Maltraités, ils ne reçoivent aucune nourriture. Hagards, sans force, abrutis par le manque de sommeil, ils sont obligés de mendier et d'accepter les besognes les plus rebutantes. Beaucoup meurent : en un an trois mille au Sénégal, deux mille deux cents dans le golfe d'Aden. Les instances internationales ont été alertées, mais elles ne font rien, et le martyre de ces enfants se poursuit.

21 février

Puisque nous sommes nés. Un film passionnant, de portée universelle. Deux enfants de treize et quatorze ans sont très attirés par les énormes camions qui s'arrêtent dans une station-service proche de leur misérable domicile. Ces camions leur parlent d'évasion et les font rêver. Un metteur en scène qui sait faire vivre une microsociété et qui sait montrer ce qu'éprouvent ces enfants. Leur détresse quand ils doivent renoncer à partir m'a fait penser à la fille d'un métayer de l'Alabama que James Agee m'a fait connaître.

Quand j'arrive à cet instant où un être voit s'écrouler le rêve qui le faisait vivre, je suis déchiré. Cet instant m'est insupportable.

25 février

À la fin de sa vie, Cézanne constatait qu'il faisait encore des progrès. Quand je lisais ces mots, j'admirais qu'à l'âge qu'il avait atteint, il pût encore progresser, aller plus avant dans son aventure.

Ces derniers mois, j'ai eu moi aussi conscience que je faisais des progrès. Je me surveille moins, écris en dehors de toute tension, n'ai plus à longuement tâtonner pour trouver une solution au problème qui se pose.

1^{er} mars

Je me suis passionné pour la lecture de *L'Homme sans gravité*, un dialogue entre Charles Melman et Jean-Pierre Lebrun, deux psychiatres et psychanalystes. Je trouve là

beaucoup de choses que je pense mais que je ne saurais pas exprimer.

8 mars

Lecture de *Winnicott ou le Choix de la solitude* par Adam Phillips.

Un enfant dont la mère est gravement déprimée pourrait se sentir infiniment abandonné.

Serait-il possible que j'aie été abandonné à deux reprises ?

Une première fois, pendant mon premier mois d'existence, alors que ma mère n'avait peut-être pas l'énergie de s'occuper du bébé qui venait de naître ?

Une seconde fois, lorsqu'elle a été hospitalisée et qu'elle m'a été enlevée ? La rupture de l'état fusionnel vécu avec la mère, provoque chez le bébé une souffrance violente qui lui donne la sensation de mourir. C'est ce que Winnicott appelle *l'agonie primitive*, une agonie dont l'enfant ne cesse de redouter qu'elle ne survienne à nouveau.

Cette séparation laisse de graves séquelles. D'où plus tard, pour moi, une peur qui ne m'a jamais quitté et me nouait la gorge. La peur d'être rejeté, abandonné, condamné pour la vie à une inexorable solitude.

10 mars

Nous pensons avec tout ce que nous sommes : passé, sentiments, peurs, désirs..., avec tout ce qui est enfoui dans le creuset intérieur. Aucun clivage n'existe entre ces différentes composantes qui ne cessent de se mêler, de collaborer.

Il me semble que j'écris toujours à partir de ma totalité, que ni l'intellect ni le sentiment ne s'assure la prééminence. L'intellect maîtrise le sentiment, et celui-ci irrigue les mots du premier. Ce double processus est toujours à l'œuvre.

15 mars

Ce que j'ai appris en lisant Krishnamurti a été pour moi d'une importante capitale. J'ai découvert son existence avec *Face à la vie*. J'avais trente ans et un long chemin à parcourir. J'ai lu et relu ses livres au fur et à mesure qu'ils paraissaient, ceux qui reprenaient les conférences qu'il a données pendant une cinquantaine d'années aux quatre coins du monde, puis ceux qu'il a écrits.

En réalité, il n'a traité sous différentes formes que d'un seul sujet : la connaissance de soi, laquelle concerne chacun de nous.

Avec une grande simplicité, une absolue clarté, il a exploré toutes les manières que nous avons de nous mentir, de nous fuir, de nous fourvoyer.

Apport décisif : il m'a permis de définir ce que je cherchais et dont je n'avais qu'une conscience floue.

Avec fermeté, il nous invite à nous libérer des influences qu'exercent sur nous la société et la culture au sein desquelles nous vivons. À nous affranchir des traditions, des croyances, des idées reçues, des peurs, des aveuglements, des entraves de toute nature. *La pensée est le produit de son propre conditionnement*. Le jour où j'ai lu cette phrase d'une immense portée, j'ai compris ce que j'avais à faire. Mais effectuer une table rase est long et douloureux. Nous tenons solidement aux attachements qu'il nous faut éliminer.

Krishnamurti n'a jamais rien imposé, n'a délivré aucun enseignement. Il renvoyait chacun à lui-même, chacun devant œuvrer à son propre achèvement.

Il a refusé d'avoir des suiveurs, des disciples, des commentateurs. *Une vérité répétée est un mensonge.*

17 mars

Quand j'ai lu les livres de Krishnamurti, il n'est pas une seule phrase qui m'ait posé un problème de compréhension. Ce que je lisais, je le portais déjà en moi, du moins quant à l'essentiel. Toutefois, il va sans dire que ce que j'ai puisé dans ses livres m'a grandement aidé à affirmer mes intuitions, à radicaliser mes points de vue, à oser penser ce que je pensais. (En procédant à la table rase que j'ai dû effectuer, il est souvent arrivé que j'aie à contre-courant de ce qui est admis par le plus grand nombre. Aussi je doutais, croyais être dans l'erreur, pensais que je ne pouvais avoir raison seul contre tous. Un certain courage m'a été nécessaire pour franchir le pas, repousser le doute, reconnaître que les conclusions auxquelles j'étais parvenu n'avaient pas à être remises en cause.)

Je dois encore insister : sans Krishnamurti, je n'aurais pas pu me défaire de tout ce qui m'entravait, je n'aurais pas pu aller aussi loin qu'il fallait sur le chemin que j'avais à parcourir.

Pendant des années, j'ai eu le tort de vivre en m'imposant une exigence trop extrême. Échouant à lui obéir, j'étais constamment à me faire des reproches. C'est une erreur de trop exiger de soi, de vouloir tendre à une impossible

perfection. *Sachez renoncer à la volonté de sainteté*, est-il dit dans le zen. Ce qui importe, c'est de parvenir à ce que le corps, la pensée et l'aspiration à s'élever vivent en accord et qu'aucune de ces composantes ne domine les deux autres.

17 mars. Paris

Avec Sylva, visite au Jeu de Paume de l'exposition de Robert Frank : *Les Américains*. J'en avais déjà une bonne connaissance. J'ai lu il y a longtemps le livre qui en avait été tiré. Mais j'ai eu un grand plaisir à voir les photos originales. J'ai relevé, écrit sur un mur : « Robert Frank [...] a su tirer de l'Amérique un vrai poème de tristesse et le mettre en pellicule. Maintenant, il prend rang parmi les poètes tragiques de ce monde. » (Jack Kerouac.)

20 mars

Outre les livres de Krishnamurti, trois livres que j'ai lus avec une âpre avidité m'ont aidé à me construire et à me connaître.

- *Louons maintenant les grands hommes* de James Agee. Lu en 1972. J'avais trente-sept ans.

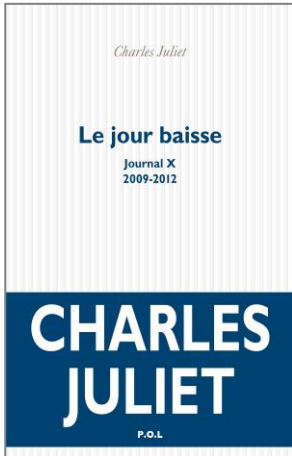
- *Voir* de Carlos Castaneda. Lu en 1973. J'avais trente-huit ans.

- *De mémoire indienne* de Tahca Ushte et Richard Erdoes. Lu en 1977. J'avais quarante-deux ans.

Quand j'ai rencontré ces livres, je n'étais plus un adolescent, et pourtant... C'était la pire époque que j'aie connue. Le doute implanté en moi rongait ma vitalité.

N° d'éditeur : 2714 – N° d'édition : 370163
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : octobre 2020

Imprimé en France



Charles Juliet
Le jour baisse

Cette édition électronique du livre
Le jour baisse de CHARLES JULIET
a été réalisée le 28 septembre 2020 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2020 par Corlet Imprimeur
(ISBN : 9782818051085)
Code Sodis : U33773 - ISBN : 9782818051108
Numéro d'édition : 370165